



CASA GENERALIZIA CARMELITANI SCALZI
CORSO D'ITALIA, 38
00198 ROMA

Anne de Saint-Barthélemy – 400ème anniversaire
À l'occasion du 400ème anniversaire du décès de la Bienheureuse
Anne de Saint-Barthélemy (1626-2026)

Miguel Márquez, O.C.D.,
Général des Carmes déchaussés

À tout l'Ordre : frères, sœurs et laïcs du Carmel

Chers frères et sœurs,

Le dimanche 7 juin 2026, solennité du Corpus Christi dans de nombreux pays, l'Église commémorera le fait qu'il y a quatre siècles, à Anvers, Anne de Saint-Barthélemy rendait son âme à la Très Sainte Trinité, après avoir demandé à « mourir sans faire de bruit ». Quatre cents ans plus tard, ce même désir de discrétion – si caractéristique de sa simplicité – n'a pas empêché sa figure de continuer à rayonner de lumière au sein du Carmel et dans toute l'Église. C'est précisément cette humilité silencieuse qui fait d'elle un témoignage si éloquent pour notre temps.

J'ai voulu m'adresser à vous par cette lettre non seulement en tant que responsable de l'Ordre, mais aussi mû par le désir sincère que ce centenaire soit pour l'Ordre une véritable grâce. Au cours des derniers mois, j'ai eu l'occasion de lire et d'écouter diverses personnes qui ont consacré leur vie à l'étude de la Bienheureuse. Parmi elles, je souhaite partager avec vous deux contributions qui m'ont paru particulièrement lucides et complémentaires. D'une part, mon frère, le père Julen Urkiza, dont l'enseignement historique a éclairé pendant des décennies l'histoire de l'Ordre et la figure d'Anne avec rigueur et dévotion. D'autre part, une jeune historienne, Mercedes Jáuregui, qui m'a écrit une longue lettre il y a quelques semaines. Dans ses mots, j'ai trouvé non seulement de l'érudition, mais aussi quelque chose de plus précieux : un regard nouveau, frais et profondément affectueux sur notre Bienheureuse. C'est à elle que je dois certaines des plus belles intuitions que je souhaite partager avec vous.

I. Une mémoire qui a besoin d'être renouvelée

La Bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy a connu, au fil des siècles, le même sort que de nombreuses grandes figures : elle a parfois été utilisée comme un champ de bataille plutôt que comme un lieu de rencontre. Dans l'historiographie récente de l'Ordre, les interprétations à son sujet ont oscillé entre deux extrêmes. Certains l'ont présentée comme l'héritière exclusive et l'interprète

unique du charisme thérésien, la dépositaire la plus légitime de l'esprit de notre Mère Fondatrice. D'autres, réagissant contre cet excès, l'ont reléguée à un rôle secondaire, ou l'ont jugée presque exclusivement sur sa position dans les conflits sur les Constitutions de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e.

Ces deux positions, à leur manière, ont porté atteinte à sa mémoire. La première, parce qu'elle a construit une image rigide d'Anne, en faisant d'elle un étendard pour l'une des parties en conflit. La seconde, parce qu'elle a occulté la richesse de son témoignage, appauvrissant ainsi le patrimoine charismatique de tout l'Ordre.

Mais il y a quelque chose de plus grave : cette image qui est parvenue jusqu'à beaucoup d'entre nous – celle d'une Anne de Saint-Barthélemy associée à une spiritualité ascétique et traditionnelle, à une obéissance comprise comme une simple soumission ainsi qu'une défense intransigeante de l'unité – n'est qu'une lecture partielle. Elle n'est pas fausse, mais elle est incomplète. Et ce qui est présenté de manière incomplète finit par déformer la vérité.

Comme me l'a si bien écrit Mercedes, « cette image perçue n'est pas Anne de Saint-Barthélemy, mais une lecture partielle fondée sur certains de ses traits, qui en laisse d'autres dans l'ombre alors que, paradoxalement, ceux-ci seraient en phase avec cette sensibilité plus actuelle ». C'est pourquoi ce centenaire nous invite à une tâche urgente : laisser la Bienheureuse nous parler à travers ses écrits et toute sa vie, et non à travers les projections que nous avons déposées en elle. Il ne s'agit pas d'inventer une nouvelle Anne, mais de redécouvrir la vraie.

II. L'unité qui importe vraiment : celle de l'amour, et non celle de l'uniformité.

Le père Julen a souligné à juste titre qu'Anne de Saint-Barthélemy a défendu avec passion l'unité du Carmel thérésien. Ce point est très important. Dans les moments de fracture – comme ce furent les années du conflit sur les Constitutions entre 1585 et 1592, et plus tard en Flandre —, Anne a été le fer de lance de la cohésion intégrale, de l'obéissance aux règles communes et de la fidélité à la hiérarchie. Elle ne l'a pas fait par opportunisme, mais par amour profond pour l'héritage reçu de Thérèse.

Mais il convient ici d'apporter une précision qui me semble décisive. L'unité qu'Anne a défendue n'était pas une unité imposée d'en haut, fruit d'une uniformité froide. C'était une unité tissée à partir de l'amour, de la charité vécue au quotidien. Comme elle l'a elle-même écrit, et comme le père Urkiza l'a abondamment documenté, sa défense de l'unité naissait de son expérience mystique : de cette présence vivante du Christ qui habitait en elle et qu'elle voyait reflétée en Thérèse et en chaque sœur.

Anne n'a pas défendu l'unité parce qu'elle était une femme d'obéissance aveugle, mais parce qu'elle aimait profondément ce que, selon elle, l'unité protégeait, c'est-à-dire le charisme, la fraternité, l'héritage reçu. C'est là la distinction qui change tout.

Et cela, chers frères, revêt une actualité étonnante pour notre époque. Vers l'extérieur, dans une culture qui a fait de l'individu le seul horizon de sens et qui a perdu la capacité de construire une communauté sans effacer la différence, la proposition d'Anne – une unité tissée à partir de l'amour et non de l'uniformité – s'avère plus subversif et nécessaire que jamais. Vers l'intérieur, dans un Ordre qui porte encore des blessures pas tout à fait cicatrisées, sa figure peut être un point de rencontre

plutôt qu'un champ de bataille. Anne était une femme de frontière, au charisme rayonnant, qui a vécu des guerres et des tensions difficiles sans que son esprit ne se brise. Et elle y est parvenue parce qu'elle a cultivé l'amour fraternel sur tous les sols qu'elle a foulés.

III. La délicatesse et la sensibilité : le ciment oublié de sa sainteté.

Il y a un aspect d'Anne de Saint-Barthélemy qui apparaît rarement dans les biographies ou les documents de vulgarisation, et qui est pourtant fondamental. Je fais référence à sa délicatesse et à sa sensibilité. Je ne parle pas d'un trait de personnalité ou de tempérament, mais de quelque chose de plus profond : le fil conducteur qui structure et donne de la cohérence à tout le reste. Sans délicatesse ni sensibilité, sa défense de l'unité se serait transformée en une uniformité imposée, et son service en une simple fonctionnalité ou, pire encore, en soumission.

Anne était extraordinairement sensible, tant sur le plan spirituel que dans ses relations avec les autres. Il suffit de lire ses écrits pour se rendre compte avec quel détail et quelle délicatesse elle parle de ses compagnes, comment elle comprend la psychologie humaine, comment elle savait trouver le juste équilibre entre discipline et amour dans la manière dont elle devait traiter ses novices. Elle était délicate dans ses mots, elle réfléchissait longuement à ce qu'elle allait dire et à la manière de le dire. Quand il lui revenait de servir une sœur malade, elle s'y consacrait comme si cette sœur était l'univers tout entier, le Christ lui-même. Elle gardait le lit propre, veillait toute la nuit si nécessaire, anticipait les besoins. Parfois, un simple regard et un sourire suffisaient. D'autres fois, il fallait l'accompagner dans l'obscurité. Mais elle faisait les deux avec la même délicatesse.

Son immense corpus épistolaire est peut-être le lieu où cette sensibilité se révèle le mieux. La manière dont elle s'adresse à ses sœurs et à ses disciples, le ton qu'elle adopte selon le destinataire, l'attention qu'elle porte aux spécificités de chaque personne, sa mémoire pour les détails particuliers... tout cela témoigne d'une personne qui concevait la communication comme un acte de bienveillance.

Mercedes m'a rappelé quelque chose que nous n'oublierons jamais tous les deux. Cette dernière était présente lorsque j'ai téléphoné à une sœur malade, Maria Ángeles, qui était en convalescence dans un hôpital de Séville. Je n'ai offert que quelques mots de réconfort dans ses derniers instants. À de nombreuses reprises, j'ai envoyé ma bénédiction à des frères et sœurs sur le point de partir. Mercedes m'a dit que ce geste lui avait semblé « un grand geste de fraternité, de charité et d'amour », et elle a ajouté : « C'est cette délicatesse que Thérèse reconnaissait comme la marque la plus authentique de l'amour, et que saint Jean de la Croix a pratiquée tout au long de sa vie ». En lisant cela, j'ai compris qu'elle me remerciait et, en même temps, me tendait le miroir d'Anne : la délicatesse incarnée dans la vie quotidienne.

Anne de Saint-Barthélemy était une révolutionnaire de la sensibilité, de la délicatesse et de la tendresse. Oui, une révolutionnaire. Car le monde nous pousse à faire le contraire : à considérer la sensibilité comme une faiblesse, à penser qu'elle nous rend vulnérables, à nous obliger à prendre nos distances pour survivre. Mais Anne a fait de sa tendresse sa force. Elle a pris le contre-pied de son époque et de la nôtre. Aujourd'hui, nous sommes de plus en plus « connectés », mais nous sommes de moins en moins sensibles aux autres. Peut-être devrions-nous redevenir radicaux dans notre

sensibilité, nous protéger des autres par un rempart d'amour et non de froideur. Que la première chose qu'on voie en nous, ce soient nos bras ouverts.

IV. Service et simplicité : la force du petit.

La vocation de service d'Anne est la plus connue, mais aussi celle qui a été le plus facilement mal interprétée. Nous savons qu'il ne s'agissait en aucun cas d'un service résigné. Anne a prononcé ses vœux en tant que sœur laïque, elle a occupé la place la plus invisible et la plus silencieuse de la communauté, et pourtant elle était extrêmement appréciée par ses prieures. Marie de Saint-Jérôme, sa maîtresse des novices, a su voir en elle quelque chose qui n'est pas toujours facile à percevoir chez celle qui sert en silence : une vie intérieure d'une richesse exceptionnelle.

Ce qui est extraordinaire chez Anne, c'est qu'elle n'a jamais abandonné cette attitude de service, pas même lorsque le voile noir lui a été imposé et qu'elle a fini par devenir prieure et fondatrice. Anne a exercé la fonction la plus humble et la plus élevée d'une communauté, et dans les deux cas, elle l'a fait avec la même attitude de service. Cela, mes frères, c'est la liberté évangélique. C'est ce que Thérèse appelait « marcher dans la vérité ».

À une époque où, même au sein de la vie consacrée, la tentation existe de mesurer la valeur à l'aune de la visibilité et du prestige – les fonctions, les publications, les projets, les initiatives culturelles —, Anne incarne une manière d'être profondément thérésienne et christologique : celle de celle qui construit le Royaume depuis la dernière place, sans que personne n'ait besoin de le savoir. Sa vie est un remède contre toute forme de cléricalisme spirituel.

Mais il convient d'ajouter quelque chose que l'on oublie souvent. Anne n'était en aucun cas une femme inculte. Les recherches les plus récentes suggèrent que ses écrits et sa poésie reflètent une connaissance fine et sélective de certains domaines, en particulier des textes patristiques. Son apprentissage tardif de l'écriture – l'un des traits les plus répétés dans son hagiographie traditionnelle – n'est que partiellement vrai. L'image de la laïque illettrée qui apprend à écrire par une intervention quasi miraculeuse relève davantage d'un topos hagiographique que de la réalité documentée. Anne a choisi de projeter la simplicité, car elle comprenait que la simplicité était le langage le plus proche de l'Évangile. Elle ne cachait pas son savoir uniquement sous la pression de son époque, mais parce qu'elle avait compris que la connaissance mise au service de l'ego est un poison, et celle mise au service de l'amour est charité.

V. La présence vivante du Christ : le cœur de sa spiritualité.

Le père Julien nous a rappelé, avec une immense richesse documentaire, quelque chose qui est central chez Anne de Saint-Barthélemy : son expérience de la présence vivante du Christ. Il s'agit du cœur de sa vie spirituelle, de toute sa vie.

Dès son enfance, Jésus se faisait présent à elle et la réjouissait. Son désir était qu'Il la regarde et ne détourne jamais ses yeux d'elle. Et en compagnie de Thérèse, ce qui la comblait le plus, c'était précisément cette présence vivante du Christ qu'elle ressentait en voyant la Fondatrice. C'est

pourquoi, à l'heure de la mort de Thérèse, elle s'inquiétait de savoir comment elle allait continuer à vivre cette présence du Christ vivant.

Il est important de souligner qu'Anne ne vit pas seulement « en » présence de Dieu, mais qu'elle vit « la » présence de Dieu. Elle vit le Christ comme Emmanuel, le Dieu-avec-nous que le Nouveau Testament nous a révélé. Cette présence n'est pas quelque chose de statique, mais de dynamique, de communicatif, d'existentiel. C'est un don gratuit de la grâce, mais aussi une réalité qu'elle garde fidèlement.

Et de cette présence jaillit tout le reste. Jaillit sa soif d'âmes, son zèle pour l'Église, son désir que tous connaissent Dieu. Jaillit aussi sa capacité à souffrir par amour. Comme elle l'écrivait dans ses vers : « L'amour cherche la croix / pour y employer ses désirs, / qui sont forts et sincères / et avides de la croix ». Car pour Anne, la croix n'était pas une fin en soi, mais l'expression suprême de l'amour. Sur la croix, le Christ a donné son baiser à l'Église, son épouse. Dans le thalamus de la croix, il a célébré ses noces de sang pour les âmes.

Cette spiritualité christocentrique, si intensément vécue par Anne, eut en outre une influence notable sur son entourage. Pensons à Pierre de Bérulle, le futur cardinal. La communication avec Anne influença considérablement sa vie spirituelle, sa doctrine, la fondation de l'Oratoire de Jésus et, indirectement, la restauration catholique française du XVII^e siècle. Comme l'a reconnu Jean Dagens, Anne « mérite dans l'histoire de la restauration catholique de France une place que les historiens ne lui ont pas encore accordée ». Ce centenaire peut être aussi l'occasion pour l'Ordre de redécouvrir la portée historique de cette femme qui, depuis son apparente petitesse, a transformé le monde qui l'entourait.

VI. Conseils pratiques pour le centenaire.

Permettez-moi, à la fin de cette lettre, et en suivant les suggestions qui m'ont été adressées avec tant d'intelligence et d'affection, de vous proposer quelques idées pratiques pour vivre ce centenaire de manière fructueuse.

Tout d'abord, prenons soin des images que nous utilisons. Pendant longtemps, on a presque exclusivement montré des portraits d'Anne dans sa vieillesse. Ils sont beaux et tendres, mais ils ont été associés à une diffusion traditionnelle qui a figé une image peut-être trop rigide. L'Ordre dispose d'autres portraits tout aussi beaux – celui conservé à Ségovie, où elle apparaît jeune et au visage arrondi ; des gravures qui la montrent en paysanne ou en disciple de Thérèse – qui peuvent nous aider à découvrir d'autres facettes de sa personnalité.

Deuxièmement, mettons l'accent sur ses amitiés et ses liens, et non seulement sur ses rivalités. Anne entretenait de précieuses relations avec Thérèse de Cepeda, avec Marie de Saint-Jérôme, avec ses novices à Pontoise, Tours et Anvers, avec Anne de l'Ascension, avec le père Gracián, avec Thomas de Jésus, avec l'infante Isabelle-Claire-Eugénie. Son attitude était extraordinairement amicale et joyeuse, ce qui attirait les autres et forgeait des amitiés très solides.

Troisièmement, faisons une sélection rigoureuse de ses écrits. Pas seulement les phrases les plus citées sur l'obéissance et l'humilité – importantes, mais déjà très associées à une image rigide –, mais celles qui montrent son côté le plus proche, sa tendresse, sa profondeur affective. Des phrases

courtes, directes, qui puissent être présentées sur une carte postale ou une image pour les réseaux sociaux, et qui parlent à quelqu'un d'aujourd'hui sans nécessiter beaucoup de contexte.

Quatrièmement, cessons de la présenter exclusivement comme la « compagne et infirmière » de sainte Thérèse. C'est vrai, et cela occupe une place centrale dans sa vie, mais elle a vécu bien d'autres choses après la mort de la sainte. Sa profondeur spirituelle avait un caractère propre. Elle a constitué un développement charismatique, et non un simple miroir de Thérèse. Nous commençons à peine à le voir.

Cinquièmement, je vous encourage tous, frères, sœurs et laïcs, à vous impliquer tous dans la diffusion de sa figure. Le travail manuel ou numérique – affiches, supports pour les réseaux sociaux, petits groupes d'étude – est un prétexte pour « semer » dans différents milieux quelque chose d'Anne, même si c'est modeste. Ne sous-estimons pas le pouvoir de déléguer une grande tâche à un groupe diversifié, car ses membres serviront à leur tour d'agents de diffusion personnelle au sein de leurs propres communautés.

Enfin, je tiens à vous dire que l'Association des Amis d'Anne de Saint-Barthélemy a accompli un travail louable pendant des décennies, en maintenant vivante sa mémoire alors que d'autres l'avaient reléguée aux oubliettes. Je vous adresse mes remerciements les plus sincères au nom de tout l'Ordre. Nous devons tous ensemble raviver la riche mémoire d'Anne de Saint-Barthélemy, comme nous le faisons pour Anne de Jésus et d'autres figures importantes des débuts et de toute notre histoire. Ce centenaire est l'occasion propice de continuer à prendre soin de l'héritage thérésien et de le rendre authentique par notre vie, en attisant le feu vivant qui continue de brûler aujourd'hui et qui a fait tomber amoureuses Thérèse et Anne de Saint Barthélemy.

Conclusion

Je termine, chère famille du Carmel thérésien, par une confession personnelle. Lorsque Mercedes m'a écrit cette lettre, elle m'a rappelé le visage de Maria Ángeles, notre sœur des Thérèses de Séville. Parfois, la seule chose dont une sœur a besoin, c'est que quelqu'un s'arrête, que quelqu'un la regarde avec délicatesse, qu'il l'écoute avec profondeur, que quelqu'un lui rappelle qu'elle n'est pas seule. Comme le Pape nous l'a dit, à nous les supérieurs généraux (USG), dans la salle du synode le 26 novembre 2025 : La présence, l'écoute prolongée et patiente, ainsi qu'un échange profond d'idées et de sentiments sont indispensables ; il faut revenir à l'essentiel, au cœur ardent de Dieu, et faire en sorte que les liens entre nous se transforment en liens sacrés, en canaux de grâce, découvrir et transmettre la mystique du vivre ensemble.

Anne de Saint-Barthélemy a fait cela toute sa vie. Elle a servi, accompagné, soigné, écrit des lettres, veillé sur les malades, anticipé les besoins, regardé avec tendresse, corrigé avec délicatesse, défendu l'unité sans l'imposer, aimé le Christ en chaque sœur. Elle n'était pas parfaite. Elle a connu ses conflits, ses doutes, ses nuits sombres. Mais elle n'a jamais cessé d'aimer. C'est pourquoi elle est sainte. C'est pourquoi elle est bienheureuse. C'est pourquoi elle reste une figure vivante pour nous.

Que ce centenaire, que nous célébrons le dimanche de la Fête-Dieu, nous aide à la redécouvrir. Que son témoignage nous interpelle. Que sa délicatesse nous enseigne comment traiter nos frères. Que son unité fondée sur l'amour guérisse les blessures que nous portons encore. Et que la présence

vivante du Christ en elle nous rappelle que, comme elle le disait, s'éloigner de la présence de Dieu, c'est comme sortir les poissons de l'eau : c'est notre élément, c'est notre vie.

Sainte Thérèse nous a enseigné que Dieu se promène parmi les marmites. Anne de Saint-Barthélemy nous montre que, parmi ces marmites, on peut vivre la mystique la plus élevée. Pussions-nous, quatre siècles plus tard, savoir tirer les leçons de son exemple.

En ce jour de la Fête-Dieu, je vous demande de prendre soin et de cultiver la communion, la gratitude et l'unité que nous a transmises Anne de Saint-Barthélemy, dans l'esprit de notre mère Thérèse de Jésus et de notre père et frère Jean de la Croix.

Depuis Anvers, avec joie et gratitude, je vous adresse à tous ma bénédiction et mon affection fraternelle,

Anvers (Belgique)
7 juin 2026
Dimanche du Corpus Christi



Miguel Márquez
O.C.D. Gen.

Miguel Márquez, O.C.D. Gen.